

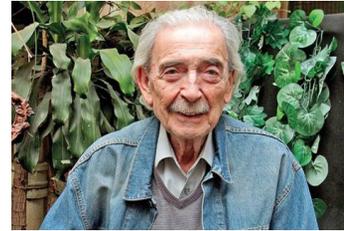
Juan, mon voisin

Par Paco Ignacio Taibo II

Il y a un an, Juan Gelman est parti en écrivant à son squelette avec le dernier vers de son dernier poème : « tu supporteras l'univers et seras nu. »

Le seul souvenir du poète est dans la lecture et l'écoute de sa poésie. Et pour Juan Gelman s'ajoute le son de sa voix enregistrée dans les nombreux récitals qu'il a donnés ou les compositions musicales sur ses poèmes créées et interprétées par le Cuarteto Cedrón.

Paco Ignacio Taibo II a écrit le texte qui suit, sûrement pris d'une forte crise de nostalgie dans l'ambiance festive et livresque de Guadalajara au Mexique où l'un et l'autre se retrouvaient chaque année. C'est l'hommage de l'écrivain, historien et romancier au journaliste et au poète, au voisin et à l'ami qui a dit que « la poésie est un arbre qui a perdu ses feuilles et donne de l'ombre ». Leer en español.



J'ai connu Juan tout à fait par hasard, comme cela arrive toujours pour les meilleures choses. Suivant les traces d'Oswaldo Bayer à qui je vouais une profonde admiration pour ses Vengadores de la Patagonia trágica¹, j'étais tombé sur un petit livre intitulé Exilio, écrit en deux parties, la première avec des poèmes du poète Juan Gelman et la seconde avec un texte de l'historien argentin. Oswaldo Bayer allait m'expliquer plus tard qu'il s'agissait d'un ouvrage collectif auquel devaient participer cinq auteurs, dont Oswaldo Soriano et que Juan et lui avaient été les seuls à remettre leur texte à temps.

J'avais été très vite conquis par ce livre émouvant et brillant. Un jour, bien des années plus tard, Miguel Bonasso m'avait dit que Gelman habitait à Mexico et en effet pas de doute Juan habitait bien à Mexico, puisque nous étions voisins. J'avais aussitôt cherché à le rencontrer et je dois dire que je ne sais plus comment cela s'est passé. Il se pourrait bien que l'occasion se soit présentée grâce à sa à ses chroniques dans le supplément de la revue Siempre que je dirigeais en ce temps-là. Comment ne pas retenir avec soi un poète comme Juan ? Un survivant de la dictature qui avait écrit « Ce qui me force

¹ *La Patagonie rebelle*, éditions Acratie, 1996.

à faire ce métier ce sont les douleurs des autres » ou encore « Si on me demandait de choisir, moi, je choisirais/cet amour avec lequel je hais/cette espérance qui mange un pain de désespoir ».

Il se trouve aussi que Paloma et moi sommes devenus des amis de Juan et de Mara, sa compagne, et qu'on s'aimait bien tous les quatre. Pendant des années, on a profité d'habiter très près l'un de l'autre pour nous promener ensemble dans notre quartier de La Condesa. Il nous arrivait parfois de tomber sur d'autres voisins comme José Emilio Pacheco, Humberto Mussachio ou Federico Campbell. J'aurais aimé former un club de tous ces promeneurs mais notre affaire était vraiment trop informelle et beaucoup trop accidentelle pour pouvoir le faire. Nous nous retrouvions avec Juan en allant à la banque ou pour acheter à boire. Il se plaignait du bruit atroce que faisait une boîte de nuit au-dessous de chez lui.

Il est retourné en Argentine pour retrouver sa petite-fille disparue aux mains des militaires qui avaient tué son fils et sa belle-fille ; et contre toute attente, il a pu la retrouver. Mais après il est revenu à Mexico. L'exil n'était pas terminé. Un après-midi, alors que nous faisons un tour dans le quartier et que je lui avais demandé pourquoi il n'était pas resté en Argentine, il m'avait dit qu'un soir, marchant dans les rues de Buenos Aires, il avait croisé un des généraux en chef qui dirigeaient les tortionnaires. C'était un pays trop petit pour que tous deux y aient leur place.

Juan est devenu célèbre à ce moment-là, après son retour. Sa poésie a eu alors une large audience, de nombreuses éditions ont paru en Espagne, au Mexique et en Argentine. On l'a lu avec une véritable ferveur dans toute l'Amérique latine et il a reçu des prix et des distinctions dans plusieurs pays. Mais tout cela n'a pas semblé beaucoup le concerner. Parfois, avec un humour particulièrement caustique, on pourrait croire que c'était son double qui avait écrit avec une immense tendresse ce beau livre en séfarade, *Dibaxu*. Il continuait à faire son métier de journaliste pour le quotidien *Página12* de Buenos Aires et ses articles étaient de temps en temps republiés à Mexico.

Nous avons plusieurs fois dîné en famille et chaque fois, après avoir parcouru passionnément les pays d'Amérique latine dans tous les sens, nos repas se terminaient par une belle dispute sur les vertus et les défauts du tango et du boléro sans arriver à nous mettre une seule fois d'accord ni envisager la moindre concession. « Argenmex² », Chiliens et Colombiens se rangeaient évidemment du côté du tango et nous, Mexicains et Cubains du côté du boléro. Je crois me souvenir que c'est au cours de l'un de ces dîners qu'un Nicaraguayen qui s'est retrouvé là nous a avoué qu'il n'en avait vraiment rien à faire de tout ça et on a bien failli tous lui tomber dessus à bras raccourcis.

Je l'ai eu plusieurs fois au téléphone au cours des derniers mois de sa maladie. Il se refusait à me dire ce qu'il avait, il le dissimulait par pudeur ou par une sorte d'ennui. Et puis, la nouvelle est tombée comme un coup de massue.

Malgré tout ce que peuvent dire les vieux poètes, les vieux Rouges et les vieux Rockers ne meurent jamais, ce qui pour moi n'est qu'une bien maigre consolation parce que je ne pourrai plus jamais me promener avec mon ami. Mon ami Juan, qui me faisait toujours accélérer le pas pendant que l'on pestait l'un et l'autre contre le gouvernement.

Seuls me restent quelques-uns de ses vers, ceux dont je me souviens comme celui qui disait : « Les années futures que nous aurons préparées garderont ma douce foi dans la tendresse. »

Traduction par Jacques Aubergy.

² Nom donné au Mexique aux Argentins résidents dans le pays depuis la dictature et à leurs descendants directs.